

telle paraissent faux à la grande lumière, et Mme V... a été vue dans un coin avec un petit jeune homme.

* *

Il y a parfois des cadres charmants. Devant ces visages sympathiques, les plues insignifiants ont des mots heureux, des gestes pleins de grâce, il passe dans les yeux de la plus laide une flamme qui, un instant, la fait belle.

Plus de pose, plus de morgue ! l'esprit mousse comme le vin de champagne, la conversation va, vient, rebondit ainsi qu'un joyeux volant de raquette ; on boit à l'amour, à l'amitié, mêlant les deux sentiments dans une égalité parfaite, la gaieté se dégage dès les premiers verres, et les belles mains potelées vont du verre à l'assiette avec un admirable entrain.

Il y a le petit coin des amoureux où l'on se presse le pied sous la nappe, où les mains se cherchent en se versant à boire ; la table de la fille à marier qui regarde en-dessous le jeune homme correct placé à côté d'elle. Tout à l'heure la poupée articulée, disant "oui, monsieur, non, monsieur," s'animera, et le chercheur de dot restera surpris et charmé devant les fins propos, les réponses joliment tournées, dites avec des yeux jeunes et sincères. Plus loin, les gens graves causent politique : leurs opinions différentes les intéressent sans les fâcher, et ils finissent par convenir que le meilleur gouvernement ne vaut pas une poularde cuite à point et un pâté aux huîtres épicé avec mesure.

Puis les dames se retirent de souper et les messieurs se précipitent à leur tour, et comme ils sont entre eux ils ne se gênent guère ; ils mangent longtemps et reviennent légèrement gris. Les femmes font signe à leurs maris qu'il est grand temps de se retirer.

Après le souper, l'on danse encore : le jour paraît, l'orchestre est parti, un ami de la maison se met au piano : un dernier tour de valse, puis un quadrille, puis une autre dance. Pendant que la mère est montée s'habiller sa jeune fille danse une valse, brusquement interrompue par un quelqu'un qui vient dire que la mère descend.

Enfin, jeune homme et jeune, fille se dispersent, se jurent un amour éternel ! Autant en emporte le vent.

* *

Je ferai une digression, M. le directeur, à propos d'une charmante poésie publiée dans le *Journal du Dimanche* par M. Morisset et dédié aux abonnés retardataires. C'est donc vrai qu'il y a des gens qui reçoivent votre journal et qui ne paient pas leur abonnement.

Vous faites des efforts, M. le directeur, pour rendre votre journal intéressant, vous servez à vos lecteurs une lecture attrayante qui délasse et charme l'esprit, sans aucun danger pour la morale ; à la fin d'une année vous aurez doté notre littérature d'un bien beau volume qui sera très intéressant à conserver dans les familles, et avec cela on néglige de payer son abonnement avec la régularité d'une âme consciencieuse !

Ces lecteurs ne comprennent donc pas qu'un journal comme le vôtre est très dispendieux. On se plaindra ensuite qu'il y a peu de journaux amusants dans le pays. Si ces gens là croient encourager la littérature en recevant un journal qu'ils ne paient pas, ou bien qu'ils paieront à Pâques ou à la Trinité, leur éducation serait à refaire.

L'abonnement à une revue littéraire comme cela, qui n'est pas une spéculation et qu'on ne bourre pas d'annonces, doit être une dette d'honneur. Et noblesse oblige. Ceux qui n'ont pas encore payé l'année courante, ne le font pas par malhonnêteté, j'en suis sûr ; c'est par pure négligence. Mais ignore-t-ils que cette négligence est très préjudiciable ?

Bien que cela ne me regarde pas, je tiens d'autant plus à ce qu'il n'y ait pas d'abonnés retardataires. que le *Journal du Dimanche* est le journal favori des dames, celui qu'elles reçoivent, qu'elle affectionnent. Puisque l'homme, dans sa galanterie—qui lui fait parfois défaut, soit dit en passant—à décerné à la femme le titre de *beau sexe*, il serait disgracieux de mériter le titre de *sexe négligent*. Mais ce sont probablement les abonnés masculins qui ne paient pas.

J'espère que vos abonnés qui ont le courage et la patience de lire mes chroniques, feront preuve de bonne volonté et se mettront en règle avec le journal.

Je demande pardon aux abonnés qui ont payé de les ennuyer pour les retardataires, mais c'est plus fort que moi, je n'ai pu garder le silence en voyant l'apathie qui existe dans le public pour encourager les œuvres de l'esprit. On dirait que dans notre siècle si matériel, on fait passer les choses de l'intelligence en dernier lieu. S'il en était ainsi ce serait désolant. Tous les écrivains n'auraient qu'à briser leur plume.

MAUD.

SURSUM CORDA !

Dans les prés fleuris à travers lesquels serpente le chemin trompeur de la vie, s'en allait toute seule, par une délicieuse matinée, une jeune fille au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à la volonté flexible.

Elle s'en allait, le cœur plein d'un avenir doré, mais pressant sa main sur sa poitrine pour en arrêter les battements impatients !

Elle s'en allait, l'âme ouverte à tout ce qui devait se trouver sur son passage.

Et des côtés du sentier bordés de fleurs fraîchement écloses, lui arrivaient les plus enivrants parfums. Et devant son regard charmé, un horizon enchanteur lui promettait les plus belles choses sous les plus séduisants aspects.

Que de plaisir, de bonheur, la riante enfant apportait à se choisir un ami pour l'accompagner au milieu de tant de magnificences, d'extases !

Pendant qu'elle cheminait gaiement, ses longs cheveux épars, son front libre aux caresses du zéphir passa subitement devant son regard comme une ombre lumineuse ; une voix se fit entendre, se dit l'ami qu'elle cherchait : *Gloire !*

Puis un doux frémissement parcourt son être tout entier ; une voix plus attrayante encore, glissa ce mot magique à son oreille : *Plaisir !*

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds foulant un tapis d'une verdure soignée et soignée, ses membres avaient oublié toute fatigue ; une voix, suave comme la brise du matin, douce comme la parole d'une mère, dit : *Affection !*

Comme le soir venait et que la voyageuse se sentant isolée, devenait inquiète, triste, elle s'arrêta, hésite, tremble...

Elle va choisir...

Tout à coup, l'horizon, sur lequel elle tient toujours nerveusement ses yeux attachés, se teint de couleurs nouvelles, de tons chauds qui reposent sa vue troublée ; elle éprouve un sentiment de force qui lui était inconnu, une révolution semble s'opérer en elle ; elle écoute...

Une voix tendre, mais énergique, dominant les mille bruits de la nature en fête, lui crie :

Aime Dieu et va ton chemin !

* *

La semaine dernière, les dignes prêtres de la paroisse Saint-Jacques nous ont tenues, nous jeunes filles, cinq jours durant sous les soins constants de leur inaltérable dévouement ; pendant cinq jours,

on a répandu à flots sur nous de bonnes et consolantes paroles ; or, quelle est la voix qui s'est fait entendre à nos cœurs, quelle est la voix qui a pénétré dans nos âmes ?

Hélas ! insouciantes du lendemain, éblouies par les beautés semées avec adresse dans notre sentier fleuri,—comme la charmante voyageuse du petit livre auquel j'emprunte la figure qui précède, tout en en altérant quelque peu la forme,—nous allions peut-être laisser des germes faciles s'implanter en nous ; mêlées éperdument au monde, nous allions peut-être livrer nos cœurs à l'ambition qui fascine, au plaisir qui captive, à l'affection qui tue, lorsqu'une main paternelle est venue soulever le coin du voile à travers lequel nous apparaient comme autant de richesses les dangers de la route que nous suivions, lorsque s'est élevée une voix bénie traversant le tumulte du courant qui semblait devoir nous entraîner, lorsqu'on nous a crié :

Sursum Corda ! Sursum Corda !

* *

Et de même qu'après un voyage accidenté, rempli de situations fausses et étonnantes, il fait bon de trouver un asile sûr pour reposer ses membres brisés, pour refaire son courage prêt à s'échapper ; de même aussi, après avoir traîné son cœur dans le tourbillon des jouissances du monde, il fait bon de l'élever à Dieu, et à Dieu seul pendant quelques jours dans le calme de la solitude, il fait bon de le *souder*, ce cœur que plus d'une émotion forte à éboulé,—ce cœur naïf, ardent, insatiable !

Oh ! qu'avait-il rapporté de sa course folle au milieu des plaisirs que partout on a multipliés sur son passage ? Que conservait-il de toutes les coupes délirantes ? De combien de riens indignes ne s'était-il pas enrichi, lui qui n'aurait jamais dû sentir vibrer ses cordes secrètes sous le souffle profane d'un sentiment léger ?...

Dociles aux avis du zélé prédicateur qui, vainquant la fatigue et l'épuisement, trempa nos lèvres d'une liqueur divine, versa goutte à goutte en nos âmes les douceurs d'un baume bienfaisant, ah ! nous avons mis aux pieds de Jésus pardonnant, le trop plein de notre être, le ramassis de tout ce qui avait frappé trop vivement, nos regards, notre imagination, notre esprit.

Qu'avons-nous à craindre maintenant ? Fortes de l'amour de Dieu, allons notre chemin !

Et si l'écho de quelque bruit mondain, arrivant jusqu'à nous, veut s'attaquer à nos bonnes résolutions, rappelons-nous ce qu'on nous a dit, en termes très-éloquent : Nous courons tous, par divers chemins, après le bonheur ; mais qu'est-ce que le bonheur ?...

C'est la paix dans l'âme, c'est Jésus dans le cœur,—c'est le couronnement d'une retraite.

HERMANCE.

RONDEL.

Mon cœur est parti sans m'en parler même
Il désespérait seul dans sa prison ;
Puis il se lassait de ce rêveur blême,
Qui s'isolait sans rime, ni raison.

Ses vingt ans pour lui c'était un emblème
Printannier ; l'hiver c'était ma saison :
Mon cœur est parti sans m'en parler même.

Tout, sous le soleil, chantait le poème
Qui se chante aux jours de la floraison ;
Il apprit bientôt qu'à son âge on aime
—C'est là le secret de sa trahison—
Mon cœur s'est donné sans m'en parler même.

ASPHODÈLE.

Montréal, décembre 1884.